

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 38

Artikel: Coumeint sont lè z'hommo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Celui-là avait inventé la « fraude au mariage ».

Tantôt à la Porte-Maillot, tantôt à la Porte-Saint-Ouen, un jour à Belleville, le lendemain à Grenelle, une superbe voiture de mariés, attelée de deux chevaux fringants, sortait de Paris. C'étaient de nouveaux époux en promenade. Le soir, la voiture rentrait dans Paris.

A l'intérieur était un homme en habit noir, cravaté de blanc, ganté, les cheveux soigneusement pommadés, rempli d'attentions à l'égard d'une jeune et jolie femme habillée de mousseline, la tête ceinte d'une couronne d'oranger.

Les chevaux avaient la cocarde blanche à l'oreille, et sur le siège le cocher, très correct, tenait avec beaucoup de majesté son fouet au manche enrubanné.

Mais Paris ne compte qu'un certain nombre de portes ; lorsque le couple les eut toutes franchies, il vint un jour où il dut se montrer pour la deuxième ou la troisième fois aux yeux des employés, et, alors, l'un d'eux, rompu à toutes les ruses, se dit : « Voilà des gens qui se marient bien souvent ! »

Il les fit suivre et l'on découvrit que les mariés en question n'étaient que de simples fraudeurs.

Le capitonnage de la voiture nuptiale était en caoutchouc : il dissimulait un vaste récipient rempli d'alcool.

Citons, pour terminer, le cas de cette fraudeuse dont l'embonpoint était des plus respectables et qui fut un jour conduite dans le bureau de la gare du Nord par un employé d'octroi, qui la laissa seule en lui intimant l'ordre de se débarrasser des marchandises dont elle était chargée ; lorsqu'il revint, elle lui fit l'effet d'un ballon dégonflé ; sur la table étaient rangés des saucissons de Lyon, un pâté, deux jambonneaux et une oie !

— Mais vous étiez donc chargée d'organiser un banquet ! ne put s'empêcher de s'écrier l'employé.

Fabrique de gibier.

Voilà un titre qui a l'air d'une plaisanterie, et cependant, rien n'est plus sérieux, car il y a aujourd'hui plusieurs fabriques de gibier installées dans Paris.

Quelques industriels se sont adonnés à l'élevage du lapin sauvage, de la perdrix et du faisán, et c'est dans Paris même, pour éviter les droits d'octroi, qu'ils ont établi leurs basses-cours d'un nouveau genre.

Mais la vente de ce gibier domestique, qui se fait en tout temps, chez certains marchands de comestibles, est interdite. Sur chaque pièce, l'octroi prétend percevoir des droits. Aussi les éleveurs de gibier cachent-ils soigneusement leurs installations.

Dans la banlieue, il existe trois grands éleveurs de perdrix, de faisans, de cailles et de lapins. Le sous-sol où ces ani-

maux vivent et se reproduisent est une immense excavation, découverte fortuitement au cours de travaux exécutés dans la cave de l'éleveur, — sans doute une ancienne carrière abandonnée ; elle reçoit l'air par une ouverture grillée, dissimulée dans un jardin, au milieu d'un massif d'arbres.

Dans cette cave vivent plus de mille lapins, dont la chair acquiert la saveur des lapins sauvages, grâce à une alimentation particulière : ces animaux sont nourris spécialement de baies de genièvre, de feuilles de sauge et de serpolet.

Quant aux volatiles, l'éleveur les achète tout petits à des braconniers qui, en juin et juillet, dénichent de jeunes couvées. Il les soigne et obtient ainsi des sujets qui peuvent reproduire à l'état domestique. Du reste, des poules peuvent couvrir des œufs de faisans et de perdrix.

Ces faisans, ces perdrix ne valent pas le gibier qui vit à l'état sauvage ; mais, comme il est impossible de les distinguer, on les vend, aux Halles, le même prix.

Naturellement, pour que la méprise soit complète, ce gibier domestique est tué à coups de fusil.

Le chroniqueur qui nous donne ces détails a assisté, une de ces dernières nuits, à une de ces battues souterraines. Il a fait l'ouverture de la chasse dans une cave où l'on a abattu 200 pièces. Les perdrix étaient toutes retenues au prix de 5 fr. la pièce par un négociant auquel elles devaient être livrées, le jour de l'ouverture, à 6 heures du matin.

Ce que disent les pommes en Normandie.

En ce moment où les poiriers et les pommiers inclinent vers la terre leurs branches chargées de fruits, il est intéressant de reproduire les détails donnés par la *Revue des traditions populaires*, sur le rôle que joue la pomme en Normandie, et sur les légendes curieuses qui l'entourent.

Le Normand garde pour ainsi dire toute son admiration pour le pommier. Lorsqu'il passe près d'un pommier en fleurs, il s'émeut et tire son chapeau ; car pour lui, alors, l'arbre est « *biau comme une mariée* ! »

Les Normands établissent aussi de très jolis rapports entre la beauté des pommiers et celle des femmes.

Lorsque leurs boutons s'entr'ouvrent, les pommiers sont « rouges comme les joues d'une fillette ! » Les pommes, plus tard, sont « fraîches comme la *piou* d'une jolie fille ! »

Nous autres, nous disons : « bon comme du pain » ; les Normands, fidèles à leur culte, disent : « bon comme une pomme ».

Le plus gracieux compliment qu'un Normand puisse faire à une jeune paysanne est de lui dire : « On vous croquerait comme une pomme ! »

Pour le Normand, les pommes n'ont pas seulement le mérite de fournir du cidre, elles ont encore des vertus plus sentimentales et plus poétiques que cela. Un jeune homme veut-il connaître où demeure celle qui sera sa compagne un jour, il n'a qu'à prendre un pépin de pomme, à le faire glisser entre le pouce et l'index, et à dire en le laissant tomber : « Pépin du nord, pépin du sud ; de quel côté viendra ma bonne amie ? »

La réponse est donnée par la direction prise par le pépin.

Les pommiers ont inspiré aux Normands une légende bien bizarre, charmante en sa naïveté, au sujet de la pomme... d'Adam !

De vieux mendiants la racontent encore aux enfants qui s'émerveillent :

— On vous a prêché sur le fruit défendu qui se trouvait dans le jardin de nos premiers parents ? Le bon Dieu « leur-y-avait » dit : « Vous n'y touchez pas ! » — « Bien sûr que non ! » qu'ils répondirent. Ce fruit défendu était une belle pomme, grosse comme mon sabot, oui-dà !

Mais voilà que la mère Eve « s'mit à r'luer les pommes ! — Mais, qu'elles sont donc belles ! qu'elles sont grosses !

Le serpent vint lui dire : « Que oui, que pour de belles pommes, c'est des belles pommes. Croques-en une, il y en a tant qu'on ne s'en apercevra point, dà ! »

Elle en prit deux, une pour elle, l'autre pour Adam, auquel elle la porta. Il l'entama aussitôt :

— Oh ! d'où que ça vient, c'te belle pomme si bonne ?

— Ne t'inquiète pas de ça, fit Eve tout bas, mange et tais-toi. T'en auras pas souvent de si belles.

A ce coup-là, Adam comprit tout et il eut si grand peur, que le morceau qu'il était en train d'avaler resta dans son « avaloux » (gosier). Il y serait toujours si Adam vivait encore.

Mais ce morceau de pomme ne fut pas perdu pour cela, car Adam le mit dans le gosier de tous ses descendants mâles. De là, le nom de *pomme d'Adam*, donné au premier cartilage du larynx.

Chez la femme, la pomme d'Adam n'existe pas, car elles tiennent de leur grand-mère Eve qui, elle, avait mangé toute la pomme.

Coumeint sont lè z'homme.

Djan Potu sè disputàvè onna né avoué sa fenna. Faut derè que cein lào z'arrevàvè onco práo soveint, tandi que d'apremi que l'étonn marià n'avont jamé on mot que dépassâi l'autro.

Lo leindéman dè clia disputâie, que la fenna à Djan fasâi on petit buion, et que le lavâvè pè vai lo borné, sa vesena, qu'avâi oïu lè bramâies dè Djan, avâi einviâ dè savâi cein que l'avont z'u, kâ, vo sédè, lè fennès : l'ont pe couâite dè savâi cein que sè passè tsi lè z'autrès dzeins què dè recâodrè on boton dè tse-mise à lao z'hommo. Adon po tâtsi dè fèrè djazâ la fenna à Djan, le lâi fâ dinsè après avâi dévezâ dè çosse et dè cein : « Tot parâi, lè fennès qu'ont dâi z'hommo résenablio, que ne bâivont pas et que ne disputont pas, sont bin benhirâosès ! ne s'avont pas cein que l'ont. »

— Oh ! caise-tè, lâi repond la fenna à Djan, quand frequentont, sont plieins dè mâ et dè sucro, et on iadzo mariâ, sont plieins dè bordons et de vouipès.

Coumeint sont lè fennès.

Se lè fennès ne bordenont pas coumeint lè z'hommo, n'est pas à derè que le gardéyont l'ao leinga à tsaud et que l'ao tapetta sâi cliaousa.

On bravo hommo, qu'allâvè totès lè demeindzès à l'église, dévezâvè on dzo avoué lo menistrè, et coumeint l'étoit bons z'amis, lo menistrè lâi demandâvè dinsè et dinsè coumeint on trovâvè que prédzivè.

— Eh bin vouaiquie, repond cè l'hommo, vo prédzi bo et bin, mâ voutrè prédzo sont pi on bocon trâo longs.

— Oh ! me n'ami, lâi fâ lo menistrè, ne veni pas mè gatâ mon pliési et mè gravâ dè prédzi à me n'èse, kâ dè tota la senanna n'é què cé momeint iô pouesso dévezâ sein que ma fenna mè copéyé lo subliet.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPT.

Parler de la pluie et du beau temps... Est-il sujet de conversation plus banal, plus rebattu que celui-là ?

Cependant, pour peu qu'on veuille se donner la peine de réfléchir, on conviendra que c'est là un des thèmes les plus inépuisables ; sur lequel chacun peut, selon sa fantaisie ou les incidents particuliers de son existence, broder un nombre plus ou moins considérable de variations.

Qui oserait nier l'influence qu'un ciel gris ou ensoleillé exerce sur notre humeur, et par conséquent sur nos actions ?

A qui n'est-il pas arrivé de voir l'emploi de sa journée modifié par suite d'un changement de temps, d'une giboulée intempes-tive, ou d'un joyeux rayon de soleil déchirant un rideau de nuages noirs pour découvrir un coin d'azur ?

Heureux encore quand il s'agit seulement de l'emploi d'une journée !

On a vu des gens dont tous les projets d'avenir, tous les rêves de bonheur avaient été détruits par une ondée.

On en a vu d'autres sur qui cette même ondée avait fait pleuvoir autant de joies que de gouttes d'eau.

Ne riez pas ; et surtout ne *niez* pas. On en a vu !...

Demandez plutôt à Onésime Cascaret, et à Malvina Durandart, qui jadis fut sa fiancée.

Demandez-le au sergent Jacques Martial, et à la bonne demoiselle Durandart, tante de Malvina !

Ils se garderont bien de nier l'influence heureuse ou néfaste du temps sur les destinées humaines. Et ils ont pour cela des raisons péremptoires :

Malvina Durandart était fiancée, nous l'avons dit, à Onésime Cascaret, employé de commerce, honnête, travailleur, et bien vu de ses « patrons », qui venaient de le faire « monter en grade » et d'augmenter ses appointements.

De son côté, Malvina, élevée par la bonne tante Durandart, était la jeune fille la plus parfaite qu'on pût rencontrer : Jolie, ce qui ne gâte rien, elle était en même temps douce et bonne, excellente ménagère, adroite comme une fée, et soigneuse... Oh ! mais, soigneuse !... Ses toilettes les plus simples paraissaient des merveilles d'élégance tant elle avait l'art de les faire valoir et de les conserver ; tant elles étaient toujours, comme on dit vulgairement, « tirées à quatre épingles. » Le petit ménage de la tante Durandart faisait l'admiration de toutes les amies de la vieille demoiselle par l'aspect gracieux et confortable que la jeune fille savait lui donner.

La moindre apparence de désordre était insupportable à Malvina. Quelques grains de poussière oubliés sur un meuble suffisaient pour troubler sa quiétude, et un accroc ou une tache à ses vêtements avait à ses yeux l'importance d'une catastrophe.

Sa tante la plaisantait parfois, traitant ce soin excessif, cette propreté méticuleuse de ridicule manie.

Mais Onésime, prenant la défense de sa fiancée, déclarait la « manie » une qualité inappréciable.

Une femme soigneuse, disait-il, était pour un ménage le plus précieux des trésors ; et lui, habitué au désordre d'un appartement de garçon, se trouverait trop heureux d'avoir enfin un logis charmant et bien tenu comme celui de M^{lle} Durandart.

Malvina souriait à son fiancé, et la tante n'osait plus rien dire.

Un jour, nos trois personnages sortirent de compagnie pour faire quelques achats. Le temps était splendide, Malvina étrennait une robe de soie, et tout le monde était d'humeur joyeuse.

Cascaret, par politesse, offrit son bras à la tante. Mais celle-ci, avec une douce malice, pleine de bienveillante indulgence, dit en souriant :

— Non, merci. Donnez le bras à Malvina. J'ai mon sac et mon ombrelle à porter, mes lunettes à ajuster quand il y a quelque chose à voir. Je préfère marcher seule.

Onésime se résigna sans peine à servir de cavalier à sa fiancée, et l'on se mit gaiement en route, sans trop se préoccuper des petits nuages qui de temps à autre interceptaient les rayons du soleil d'une façon assez peu rassurante.

— Pourvu que nous n'ayons pas de pluie ! dit pourtant la vieille demoiselle, interrogeant l'horizon d'un regard inquiet.

— Oh ! tante ; s'écria Malvina avec une

moue d'enfant gâtée, n'allez pas gâter cette bonne journée par de terribles prédictions !

— N'ayez crainte ! affirma Onésime, avec autant d'assurance que si les phénomènes atmosphériques n'eussent point eu de secrets pour lui ; je réponds qu'il ne pleuvra pas ! Si le soleil vous boude, c'est qu'il est dépité de se voir éclipsé par vous. Mais il n'aura pas la cruauté de se venger en appelant à son aide les nuages ennemis, et les ondées qui gêneraient votre charmante toilette.

Ceci dit, Onésime, évidemment enchanté de son petit discours, se redressa d'un air vainqueur. Malvina rougit d'orgueil ; et la bonne tante murmura, dans un à-parté admiratif :

— A-t-il de l'esprit, mon futur neveu !

Dieu qu'il a donc de l'esprit !

Cependant, malgré les affirmations rassurantes de Cascaret, le ciel s'assombrissait de plus en plus. Bientôt de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber ; puis un orage effroyable éclata, avec tant de violence que tous les piétons durent chercher un refuge sous les portes des maisons les plus proches.

Cascaret, presque aussi affolé que ses compagnes, les poussa au hasard dans une allée ouverte à chaque extrémité, et qui, la pluie et la grêle faisant rage, ne tarda guère à être inondée dans toute sa longueur.

— Nous avons bien mal choisi notre abri, remarqua la tante.

— En pareil cas on ne choisit pas, on prend ce qu'on trouve, répliqua sentencieusement le jeune homme, préoccupé de son pantalon gris-perle et de son chapeau neuf.

— Ma pauvre robe sera perdue ! soupira Madeleine. Et mes petits souliers mordorés ! Comment ferai-je pour marcher dans l'eau avec ?

— Nous prendrons une voiture, dit Onésime, touché de son chagrin.

— Si nous en trouvons une, pensa la tante, qui s'abstint de formuler à haute voix cette réflexion.

L'ondée ne semblait pas près de finir. L'orage avait cessé, mais le ciel restait gris ; et la pluie, qui tombait maintenant fine et serrée, allait vraisemblablement continuer pendant toute la journée.

— Impossible de rester ici ! fit la vieille demoiselle. Je commence à prendre froid ; et Malvina, beaucoup plus légèrement vêtue que moi, pourrait tomber malade. Monsieur Cascaret, nous ne sommes pas loin de la gare Saint-Lazare, et vous avez un parapluie ; essayez de nous trouver une voiture ; je voudrais déjà être rentrée rue Saint-Placide !

Onésime, après un coup d'œil de regret jeté sur son pantalon gris, ouvrit son parapluie sans répondre, et se dirigea vers la gare, en marchant avec précaution pour éviter d'éclabousser le fin drap gris, sur lequel les taches de boue devaient laisser des traces indélébiles.

— A la façon dont il s'y prend, je doute qu'il nous amène une voiture ! fit Malvina avec humeur. Il n'osera jamais courir sur la chaussée pour arrêter un cocher. Là !... que disais-je !... Voici un fiacre vide qu'il a laissé passer sans le voir ! — Allons ! en voilà un second. Il appelle... Bon ! un jeune